

Que font les philosophies de la technique ? Éléments pour une esquisse cartographique

Que font les philosophies de la technique ? À cette question difficile, on peut esquisser une proposition de réponse prudente si l'on formule en premier lieu quelques mises en garde méthodologiques. D'abord, l'idée qu'il existe des « philosophies *de* » telle ou telle chose ne coule pas de source¹ dans la mesure où de telles « philosophies *de* » prennent le risque, avant même d'avoir commencé, de se mettre en retard par rapport à ce qu'elles voudraient penser. Cela peut éventuellement fonctionner si la technique, dans « philosophies de la technique », n'est pas considérée comme un thème, une « chose » ou un « objet » ; nous y reviendrons. Ensuite, de façon générale, pour pouvoir être dit « philosophique », un domaine de pensée ou d'activité doit être approché de façon radicalement critique et réflexive. Cependant, il ne s'agit pas, lorsqu'on dit « critique », de programmer d'emblée une forme de réprobation². Il s'agit plutôt, conformément au sens kantien du mot, de s'interroger sur les conditions de possibilité et sur les limites de la réalité que nous disons « technique » : manipulations, fonctionnements, outils, instruments, prothèses, machines, dispositifs, réseaux, etc. Il faut donc refuser *a priori* toute prédication ou réprimande et tenter plutôt de ne rien se donner pour acquis³. Quant à la dimension réflexive, les philosophies de la technique l'honorent en général dès lors qu'elles acceptent, en même temps que d'interroger la technique de façon critique, de garder un œil attentif sur la technicité à l'œuvre au cours de leur propre activité philosophique, étant entendu que, dès que l'on parle ou écrit, la technique est déjà, pour ainsi dire, en acte.

Ces mises en garde formulées, on peut déjà caractériser les philosophies de la technique de façon négative, c'est-à-dire en énumérant de manière non exhaustive ce qu'elles ne sont pas⁴ : les philosophies de la technique ne sont pas des technologies si par « technologie » on désigne les discours de type scientifique sur les opérations techniques⁵, car, répétons-le, il ne s'agit pas de construire une perspective objectivante ou seulement thématique sur la technique. Les philosophies de la technique ne sont pas non plus des sciences de la puissance humaine car toutes les réalités techniques ne sont pas des instruments de domination ou de maîtrise. Les philosophies de la technique ne sont pas des études de l'automatisme car, comme le montre Torres y Quevedo, en 1915⁶ déjà, l'automatique ne recouvre pas toute la technique. Les philosophies de la technique ne sont pas spécifiquement des discussions sur les besoins et les finalités car l'activité technique concerne prioritairement les moyens. Elles ne portent spécifiquement ni sur l'utilité ni sur l'usage, car, comme l'eau doit être gelée pour pouvoir fondre, une réalité doit être technique pour pouvoir être employée. Les philosophies de la technique ne se limitent pas non plus à enquêter sur le travail

1 Voir, en ce sens, l'argument de Gilbert Simondon, « Recherche sur la philosophie de la nature » (~1955), *Sur la philosophie. 1950-1980*, Paris : Presses universitaires de France, 2016, p. 31.

2 Ainsi, aussi profonds soient-ils, nous laisserons ici de côté les thèmes plus ou moins mélancoliques tels que, par ex., le procès de la culture comme nécessaire tragédie chez Georg Simmel ou la technique prométhéenne contre la liberté humaine de Günther Anders.

3 Pour cette raison, nous ne parlerons pas par ex. de Lewis Mumford dont Pierre Francastel, dans *Art et technique aux XIXe et XXe siècles*, Paris : Minuit, 1956, pp. 52-53, montre la dimension problématique des présupposés philosophiques et, corrélativement, des conclusions romantiques. Pour des raisons analogues, aussi imposante soit-elle, on ne s'attardera pas non plus ici sur l'œuvre de Jacques Ellul.

4 L'énumération qui suit s'inspire en bonne partie de celle de Jean-Yves Chateau dans « Technologie et ontologie dans la philosophie de Gilbert Simondon », *Cahiers philosophiques* 43 (1990), p. 106.

5 Selon la formule de Jacques Guillerme et Jan Sebestik dans « Les commencements de la technologie » in *Documents pour l'histoire des techniques* 14 (2007). Alternativement, on peut souhaiter que la technologie devienne philosophique ; c'est le désir de Gilbert Simondon.

6 Leonardo Torres y Quevedo, « Essai sur l'automatique », *Revue Générale des Sciences* 26 (1915), pp. 601-611.

car il existe des techniques sans lien avec le travail, par ex. des techniques de méditation ou de relaxation. Enfin, les philosophies de la technique ne sont ni une critique de la production économique ni une simple description des structures de production car il existe des manières de concevoir la technique en contradiction profonde avec la suprématie actuelle de la productivité économique capitaliste, par ex. *via* la « convivialité » d'Ivan Illich (voir *infra*) ou les *low-techs*⁷.

Ce qui réunit les philosophies de la technique en les distinguant d'autres philosophies et d'autres enquêtes culturelles⁸ réside dans la dimension transcendantale accordée de façon plus ou moins privilégiée à la technique. Autrement dit, ces philosophies, d'une façon ou d'une autre, problématisent le rôle constitutif que la technique en particulier joue dans la structuration ou la mise en forme de l'expérience. Elles tentent l'hypothèse d'une dimension originaire de la technique ou, pour dire les choses encore autrement, elles essaient de situer cette dernière dans l'horizon de la culture, non en tant que thème, objet, chose ou forme là-devant – car, répétons-le, il ne s'agit pas de faire une technologie –, mais plutôt en tant que source d'objectivité, cause, modalité ou occasion d'objectivation, de mise en forme, d'information, tout autour de nous et aussi, pour ce qui est du langage ou des prothèses par exemple, en nous-mêmes. Ce qui distingue les philosophies de la technique entre elles doit alors être trouvé dans la spécificité de la caractérisation de cette dimension constitutive.

On peut, à titre purement heuristique (et donc de manière tout à fait discutable⁹), distinguer deux grandes familles de philosophies de la technique selon qu'elles reconnaissent à la technique un pouvoir de transformation des facultés subjectives et des structures anthropologiques, ou qu'elles lui refusent ce rôle. Les premières, que l'on pourra qualifier sans filtre de philosophies de la technique, soutiennent que l'opérativité propre à l'expérience et à la pensée humaines ne se limite pas à la transformation de contenus empiriques ou sensibles, mais que la technicité concerne et affecte la structure même de cet opérateur, en tant, disons, qu'organe de transformation. Autrement dit, pour elles, la technicité n'affecte pas seulement les contenus de l'expérience ou les modalités de leur traitement, mais façonne la structure même des opérations par lesquelles l'expérience et la pensée humaines se constituent. Les secondes, tout en analysant les relations réciproques entre l'homme et la technique, maintiennent peu ou prou l'hypothèse d'une stabilité des (types d') opérations fondamentales de la pensée ou de l'agir (humain, vivant, etc., par exemple en postulant une faculté perceptive ou des régimes distincts d'information sensible), et abordent la technique comme un phénomène associé ou corrélé à ces opérations. C'est pourquoi nous parlerons, pour les réunir, de « phénoménologies des techniques ».

La cartographie commencerait alors avec Kant dans la mesure où c'est lui qui reconnaît le caractère technique et opératoire de la médiation entre la matière et la forme¹⁰. Nonobstant, il amorce une

7 Voir, en sociologie, William W. Falk et Thomas A. Lyson, *High tech, low tech, no tech*, New York : State University, 1988 et Philippe Bihouix, *L'Âge des low tech. Vers une civilisation techniquement soutenable*, Paris : Seuil, 2014.

8 Tels que l'économie politique de Marx, la praxéologie d'Espinas, la science des machines de Lafitte, l'anthropologie du travail de Sennett ou encore la sociologie des usages de Latour, pour n'en citer que quelques-uns.

9 De nombreux travaux contemporains mettent à mal la distinction que nous proposons, comme par exemple celui d'Elsa Boyer, autour de la « perception artificielle », dans *Le Conflit des perceptions*, Paris : MF, 2014.

10 Cette médiation n'est ni un simple effet empirique (Hume) ni immédiatement transparente à la conscience (Descartes), mais suppose une activité fonctionnelle de synthèse constitutive de l'expérience qui, envisagée d'abord comme « cachée dans les profondeurs de l'âme humaine », s'éclaire plus tard alors que Kant précise la fonction

philosophie véritablement moderne de la technique et de l'opérateur, dont Paolo Rossi¹¹ retrace la préhistoire, selon laquelle, loin de l'acquis positif qui permet encore au cartésien de s'imaginer « comme maître et possesseur de la nature »¹², la technicité tourne au problème, un problème situé très exactement là où le monde prend forme. Il est intéressant de constater que les nombreuses reprises de Kant débouchent, au XXe siècle, sur un constat commun que la détermination de la technique pose une difficulté profonde par le fait toujours déjà attesté que nous sommes, si l'on peut dire, pris dedans¹³. Considérons, à titre illustratif, des auteurs aussi éloignés que Martin Heidegger et Ernst Cassirer.

On trouve chez Heidegger¹⁴ l'idée que la technique n'est pas seulement un ensemble d'outils ou de moyens, mais d'abord une manière spécifique dont la réalité nous est dévoilée. Ce « mode de dévoilement » impose à la nature d'être « mise en réserve », c'est-à-dire d'être rendue disponible, d'être présumée exploitable ; c'est ce que Heidegger appelle l'« arraisonnement » et qui, pour nous, doit faire écho à l'audace du projet scientifique de Descartes aussi bien qu'à la poétique grecque. Le monde est alors réduit à un stock d'objets utilisables, y compris l'homme lui-même, ce qui met en péril la possibilité d'un rapport véritablement « libre » à l'être.

Cassirer, philosophe des formes symboliques, montre¹⁵ quant à lui en quel sens la technique n'est pas une simple application mécanique de moyens à des fins, qu'elle possède au contraire une dimension formelle et symbolique caractéristique, ce qui permet de l'inscrire dans la culture, au rang des régimes de symbolisation, en tant que légalité morphologique propre. À travers les outils, les gestes techniques et les structures construites, l'être humain donne, d'une manière particulière, forme au monde et à sa propre expérience ; la technique manifeste ici une forme de rationalité, antérieure même à la science théorique.

Si la caractérisation cassirérienne de l'humain par sa capacité à symboliser est aux antipodes de l'existentialisme de Heidegger fondé sur la finitude et l'angoisse, les deux auteurs, héritiers de Kant, se retrouvent pourtant lorsqu'il s'agit de reconnaître une prééminence essentielle de la technique sur les activités de l'être humain, qu'il s'agisse de poésie ou de science.

*

On retrouve l'idée d'une prééminence de la technique sur la science dans le travail de Gaston Bachelard, épistémologue français, qui étudie lui aussi la transformation profonde de la pensée scientifique moderne et la rupture avec l'esprit classique fondé sur l'évidence, l'intuition et la représentation immédiate. Le « nouvel esprit scientifique » se caractérise selon lui par sa capacité à penser contre l'évidence, à s'appuyer sur des modélisations mathématiques abstraites, et à

imaginative. Leibniz peut ici être considéré comme un contrepoint dans la mesure où il pense aussi la relation entre sensible et intelligible sous la modalité opératoire d'un réglage ; mais contrairement à Kant pour qui ce réglage est immanent, Leibniz l'assigne à cet ordonnateur originaire qu'est Dieu. Pour un développement de ce contrepoint, voir Jamil Alioui, *Le symbolisme technologique de Gilbert Simondon*, Lausanne : Épistémé, 2025, § 9.2, pp. 365 à 387.

11 Paolo Rossi, *Les philosophes et les machines. 1400-1700*, trad. par Patrick Vighetti, Paris : Presses universitaires de France, 1962, 1996.

12 René Descartes, *Discours de la méthode*.

13 Chez Derrida par ex., ce motif vire au jeu, pour ne pas dire : à la rengaine.

14 Martin Heidegger, « La question de la technique », *Essais et conférences*, trad. par André Préau, Paris : Gallimard, 1958.

15 Ernst Cassirer, « Forme et technique », *Écrits sur l'art*, trad. Berner, Capeillères, Carro et Gaubert, Paris : Cerf, 1995.

s'incarner dans des expérimentations techniquement médiatisées. Un concept central de Bachelard¹⁶ est celui de « phénoménotechnique » qui, motivé par les récents développements de la physique quantique, désigne le fait que les phénomènes scientifiques ne sont pas simplement observés, mais produits au moyen d'appareils, de protocoles et de constructions mathématiques. L'objet de la science est donc construit, non donné, ce qui entraîne une redéfinition du rôle de l'expérience.

On peut concevoir que cette médiatisation technique s'étende bien au-delà des sciences naturelles et de leurs instruments. Bernard Stiegler¹⁷, philosophe français, propose une réinterprétation de l'histoire de la philosophie, et avec elle de la culture occidentale, à partir de la technique comme origine. Il y défend l'idée que l'homme n'existe qu'en se prolongeant techniquement, dans un processus d'extériorisation. La technique est ainsi conçue par Stiegler comme une mémoire : les outils, les écritures, les machines forment une mémoire externe qui, à mesure qu'elle se constitue, conditionne et structure notre rapport au temps et à la pensée. La dimension constitutive de la technique, dans une telle philosophie, concerne et informe même l'histoire.

Le travail de Stiegler se fonde notamment sur celui de Leroi-Gourhan¹⁸, ethnologue, archéologue et préhistorien français, qui, parmi les premiers, analyse le geste technique non seulement comme un outil pour agir sur le monde, mais aussi comme une forme de communication et de symbolisation qui prépare et accompagne le développement du langage articulé. Il montre, contre une certaine idée reçue des « humanités »¹⁹, que la technique est indissociable du langage, et que les deux évoluent conjointement, façonnant l'intelligence humaine et les structures sociales.

*

On retrouve des variations sur ce thème de la relation entre culture et technique chez plusieurs philosophes qui proposent des études généalogiques et/ou thématiques ayant en commun de reconnaître un véritable statut culturel, c'est-à-dire constitutif de l'expérience, à la technique ou alors, réciproquement, d'étudier des fonctions culturelles en portant l'attention sur leurs conditions techniques de possibilité.

Sylvain Auroux²⁰, linguiste et historien des sciences du langage, conçoit l'écriture comme l'une des conditions de possibilité de la réflexion sur le langage humain. On lui doit notamment un concept véritablement technologique de « grammatisation » qui désigne le processus d'« outillage métalinguistique » d'une langue.

Michel Serfati²¹, mathématicien, philosophe et historien des sciences, retrace lui aussi la genèse technologique d'un dispositif symbolique : celui de l'écriture des mathématiques, en insistant sur son importance décisive dans l'histoire de la pensée scientifique. Il désigne cette transformation comme une « révolution symbolique » qui, à l'époque moderne (notamment avec Descartes et Leibniz), a radicalement modifié la nature de l'activité mathématique.

16 Gaston Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris : Les Presses universitaires de France, 1934.

17 Bernard Stiegler, *La technique et le temps*, Paris : Fayard, 2018.

18 André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole, tome 1 : technique et langage*, Paris : Albin Michel, 1964.

19 Voir par ex. Heidegger, *Langue de tradition et langue technique*, trad. Michel Haar, Bruxelles : Lebeer-Hossmann, 1990.

20 Sylvain Auroux, *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège : Mardaga, 1994.

21 Michel Serfati, *La révolution symbolique. La constitution de l'écriture symbolique mathématique*, Paris : Éditions Pétra, 2005.

Pierre Wagner²², philosophe et logicien, étudie l'émergence du concept de machine dans le développement de la logique moderne, en particulier à partir du tournant du XXe siècle. Il s'intéresse à la manière dont la formalisation logique, au travers des travaux de Frege, Hilbert, Gödel et Turing, intègre progressivement des éléments mécaniques dans son mode de fonctionnement et de validation. Wagner retrace ainsi la genèse d'une forme symbolique : la pensée « algorithmique » dont l'un des propres consiste à concevoir les démonstrations logiques comme des procédures exécutables.

*

Une autre manière de problématiser la dimension structurante et constitutive de la technique consiste à la concevoir non comme la condition plus ou moins symbolique de la représentation ou de divers champs de la culture (langage, mathématiques, algorithmique) mais comme une dimension constitutive du vivant lui-même. Plutôt que de traiter la technique comme un domaine séparé, médial (voir *infra*) ou secondaire, on s'appuie sur des analogies entre les processus vivants et les processus techniques, tous deux impliquant une création et une organisation de formes.

Des philosophes comme Bergson et Canguilhem ont développé l'idée que la vie est traversée par des processus d'artificialisation et que la technique opère comme une fonction biologique issue de l'interaction du vivant avec son milieu. On se référera notamment au travail d'Emanuele Clarizio²³ pour une cartographie de cette philosophie de la technique fondée sur l'analogie avec la vie.

Gilbert Simondon²⁴, philosophe français héritier de Bergson, Bachelard et Canguilhem, s'inscrit dans le sillage de cette philosophie biologique de la technique ; il décrit la technique comme une genèse où les objets ne sont pas figés mais passent par des phases de résolution de leurs tensions internes et, disons, d'actualisation progressive de leurs potentialités. Chaque objet technique s'inscrit dans une relation avec son environnement, ses opérateurs, et d'autres objets, formant des « ensembles techniques ». Simondon critique notamment la séparation rigide entre nature et technique, soutenant que la genèse des objets techniques est comparable à celle des êtres vivants. Cette perspective analogique autorise la construction d'un lien fertile entre l'étude des fonctionnements techniques d'un côté et la compréhension de la co-évolution de la culture et de la nature de l'autre.

*

Les philosophes cités jusqu'ici font partie de la première famille. La seconde, celle des « phénoménologues de la technique », peut être divisée en différentes sous-catégories dont la plus importante est peut-être celle des médiologues ou théoriciens des médias. Marshall McLuhan²⁵, théoricien canadien, construit une analyse historique et systémique des médias comme extensions des sens humains, de l'oralité à l'imprimerie *via* l'écriture puis aux médias électroniques. Il y étudie la manière dont les formes médiatiques reconfigurent les structures de perception, les modes de cognition, les formes de communication et les organisations sociales, conformément à sa thèse centrale bien connue selon laquelle le médium est le message, c'est-à-dire que les effets culturels et anthropologiques d'un média importent davantage que les contenus qu'il véhicule.

22 Pierre Wagner, *La machine en logique*, Paris : Presses universitaires de France, 1998.

23 Emanuele Clarizio, *La vie technique. Une philosophie biologique de la technique*, Paris : Herman, 2021.

24 Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris : Aubier, 1958.

25 Marshall McLuhan, *Understanding Media : The Extensions of Man*, New-York : McGraw-Hill, 1964

Friedrich Kittler, historien de la littérature et théoricien des médias allemand, constitue lui aussi²⁶ une généalogie des dispositifs mais il concentre son analyse sur la vision. De la *camera obscura* à la télévision puis à l'informatique contemporaine, il étudie la manière dont les technologies proprement optiques structurent nos régimes perceptifs, nos savoirs et nos imaginaires, conformément à sa thèse centrale selon laquelle les médias déterminent nos conditions d'existence et de subjectivation.

Ces deux grands noms de la médiologie (ou études des médias ou encore *media studies*) s'inscrivent dans un champ de recherches riche et foisonnant dont Yves Citton²⁷, professeur de littérature, rend compte dans un ouvrage remarquable qui à la fois est une introduction au domaine et soutient une thèse forte selon laquelle, plutôt qu'une démocratie ou une technocratie, notre époque serait une « médiarchie », c'est-à-dire une organisation du pouvoir où ce qui fait autorité, ce qui module nos perceptions, nos croyances et nos désirs, passe avant tout par les régimes médiatiques.

La thèse de Katia Schwerzmann²⁸ ne rompt pas moins avec un certain refoulement traditionnel de la matérialité des marques et de la dimension corporelle de la signification. En contrepoint avec l'idéologie de la dématérialisation numérique, Schwerzmann soutient que le sens émerge dans des pratiques incarnées d'inscription. Pour dépasser les oppositions écriture/image et sens/matière, elle élabore un modèle de champ graphique tripolaire original à l'interface entre le symbolique, le figuratif et le haptique.

*

On ne peut conclure cette trop succincte cartographie sans citer quelques ouvrages méthodologiquement différents, plutôt orientés vers des réflexions éthiques. Face à l'actualité informatique de notre société actuelle, il est intéressant de relire Norbert Wiener, mathématicien américain, qui étudie notamment²⁹ les implications éthiques, sociales et anthropologiques de la « cybernétique », terme désignant ici la science des processus de communication et de contrôle dans les systèmes en général (biologiques, mécaniques, sociaux, etc.). La puissance croissante des machines de traitement de l'information et leur intégration dans l'industrie, l'armée ou l'administration soulève, en 1954 déjà, l'inquiétude d'une possible déshumanisation, si l'homme devient lui-même réduit à un élément interchangeable d'un système automatique. Contrairement à une idée reçue sur la cybernétique, selon Wiener le progrès technique ne doit pas aboutir à une société de contrôle automatisé mais favoriser la liberté, l'éducation et la responsabilité. L'information y est pensée comme forme d'organisation susceptible d'accroître la complexité vivante, à condition de ne pas l'assujettir à une logique purement mécaniste ou marchande.

En contrepoint de Wiener et en guise de coda, on ne peut manquer de conseiller la lecture d'Ivan Illich³⁰, prêtre anarchiste devenu philosophe écologiste, qui oppose deux types de réalités

26 Friedrich Kittler, *Gramophone, Film, Typewriter*, trad. par Frédérique Vargoz, Dijon : Presses du réel, 1986, 2018 et *Médias optiques. Cours berlinois 1999*, trad. par Audrey Rieber, Paris : L'Harmattan, 1999, 2015.

27 Yves Citton, *Médiarchie*, Paris : Seuil, 2017.

28 Katia Schwerzmann, *Theorie des graphischen Feldes*, Berlin : Diaphanes, 2020. Espérons une traduction prochaine en français !

29 Norbert Wiener, *Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains*, trad. P.-Y. Mistoulon, Paris, Seuil, (1954) 2014.

30 Ivan Illich, *La convivialité*, 1973. Pour adopter une perspective économique sur des problématiques technologiques analogues, on ne manquera pas de s'intéresser à l'ouvrage séminal de Nicholas Georgescu-Roegen, *La décroissance. Entropie. Écologie. Économie*, trad. par Jacques Grinevald et Ivo Rens, Paris : Sang de la Terre, 2008.

techniques : les techniques conviviales, qui permettent aux individus de les maîtriser et de les utiliser librement pour leur propre compte, et les techniques manipulatrices ou dominatrices, qui aliènent l'utilisateur, réduisent son autonomie et renforcent les structures de pouvoir centralisées. Véritable éthique technologique, la réflexion d'Illich valorise des outils simples, accessibles, faciles à comprendre, qui ne nécessitent pas d'experts pour fonctionner. Elle permet ainsi une critique des grands monopoles et de la dépossession des savoir-faire des individus à partir de critères concrets caractérisant la technique elle-même.

*

Cette cartographie, avec tout ce qu'elle a de partiel et d'arbitraire, permet toutefois de dégager une problématique commune : ce que les philosophies de la technique interrogent, au-delà de la diversité de leurs contenus et de leurs méthodes, c'est la manière dont la technique participe à la constitution même de l'expérience, de la pensée et des formes. Qu'elle soit pensée comme mode de dévoilement, forme symbolique, médiation phénoménotechnique, mémoire extérieure, dispositif médiatique ou processus vital, la technique apparaît moins, pour la philosophie, comme un simple moyen que comme une condition, toujours déjà à l'œuvre, de notre rapport au monde et à nous-mêmes. En ce sens, les philosophies de la technique ne visent ni à célébrer ni à condamner la technique, mais à rendre intelligible sa structure qui est aussi sa puissance structurante.

J. Alioui
Janvier 2026.

Sélection bibliographique

- Anders, Günther, *L'obsolescence de l'homme*, Paris : Ivrea, (1956) 2002.
- Auroux, Sylvain, *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège : Mardaga, 1994.
- Bachelard, Gaston, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris : P. U. F., 1934.
- Bihouix, Philippe, *L'Âge des low tech. Vers une civilisation techniquement soutenable*, Paris : Seuil, 2014.
- Boyer, Elsa, *Le Conflit des perceptions*, Paris : MF, 2014.
- Cassirer, Ernst, « Forme et technique » in *Écrits sur l'art*, Paris : Cerf, 1995.
- Citton, Yves, *Médiarchie*, Paris : Seuil, 2017.
- Clarizio, Emanuele, *La vie technique. Une philosophie biologique de la technique*, Paris : Herman, 2021.
- Ellul, Jacques, *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris : Economica, (1954) 2008.
- Francastel, Pierre, *Art et technique aux XIXe et XXe siècles*, Paris : Minuit, 1956.
- Georgescu-Roegen, Nicholas, *La décroissance. Entropie. Écologie. Économie*, Paris : Sang de la Terre, 2008.
- Heidegger, Martin, « La question de la technique » in *Essais et conférences*, Paris : Gallimard, 1958.
- Heidegger, Martin, *Langue de tradition et langue technique*, Bruxelles : Lebeer-Hossmann, 1990.
- Illich, Ivan, *La convivialité*, Paris : Seuil, 1973.
- Kittler, Friedrich, *Gramophone, Film, Typewriter*, Dijon : Presses du réel, (1986) 2018.
- Kittler, Friedrich, *Médias optiques. Cours berlinois 1999*, Paris : L'Harmattan, (1999) 2015.
- Leroi-Gourhan, André, *Le geste et la parole, tome I : technique et langage*, Paris : Albin Michel, 1964.
- McLuhan, Marshall, *Understanding Media : The Extensions of Man*, New-York : McGraw-Hill, 1964
- Mumford, Lewis, *Technique et Civilisation*, Marseille : Parenthèses éditions, (1934) 2016.
- Rossi, Paolo, *Les philosophes et les machines. 1400-1700*, Paris : Presses universitaires de France, (1962) 1996.
- Schwerzmann, Katia, *Theorie des graphischen Feldes*, Berlin : Diaphanes, 2020.
- Serfati, Michel, *La révolution symbolique*, Paris : Éditions Pétra, 2005.
- Simmel, Georg, *Philosophie de la modernité*, Paris : Payot, 1989.
- Simondon, Gilbert, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris : Aubier, 1958.
- Stiegler, Bernard, *La technique et le temps*, Paris : Fayard, 2018.
- Wagner, Pierre, *La machine en logique*, Paris : P. U. F., 1998.
- Wiener, Norbert, *Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains*, Paris, Seuil, (1954) 2014.